

L'entre-choc des récits. Le dit et le non-dit de Montréal

Marie Cusson

Le dit et le non-dit de Montréal
Volume 5, Number 1, 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000661ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1000661ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)
1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cusson, M. (2002). L'entre-choc des récits. Le dit et le non-dit de Montréal. *Globe*, 5(1), 13–16. <https://doi.org/10.7202/1000661ar>

Introduction

L'entre-choc des récits.

Le dit et le non-dit de Montréal¹

Marie Cusson
State University of New York
at Plattsburgh (États-Unis)

Dans ce numéro, nous tentons, avec le thème « l'entre-choc des récits : le dit et le non-dit de Montréal », d'aborder Montréal dans un cadre épistémologique interprétatif, et cela en vue de cerner la dynamique de ses identités.

Ce n'est qu'à travers le langage que la ville prend une signification. Même ceux qui ont l'obligation de rester fidèles à la réalité empirique plutôt qu'à l'imagination doivent en quelque sorte « soumettre » la ville aux mots, l'articuler de manière narrative. Pour les sociologues, historiens ou urbanistes, comme pour les écrivains, le processus de signification passe par une « mise en récit ». La ville peut être racontée de plusieurs façons, non seulement par l'écriture, mais également par la photographie, l'architecture ou le cinéma. Ces différents « discours », qui privilégient différentes fonctions inhérentes à l'acte même de communiquer, se nourrissent mutuellement et s'entrechoquent. Ils s'approprient des perspectives, des appréciations et des définitions et repoussent ou taisent d'autres éléments du discours social. Le langage de la ville ne se réduit donc pas à celui des énoncés exprimés sur la ville mais renvoie

1. Ce numéro est le résultat d'un colloque qui a eu lieu à l'Université McGill, notamment grâce à l'appui financier et logistique du Programme d'études sur le Québec et du projet de recherche sur la Culture des villes, soutenu financièrement par le programme des Grands travaux de recherche concertée du Conseil de recherches en sciences humaines.

nécessairement à un non-dit qui n'est pas une absence de sens mais une ouverture à une pluralité de sens, une « dialogisation intérieure » qui travaille de manière souterraine ce que l'on raconte sur la ville par l'écriture, par le cinéma ou par l'architecture, et qu'il faut savoir entendre si on veut comprendre ce qui se dit sur la ville.

Un grand nombre d'études consacrées aux rapports de plus en plus étroits qu'entretiennent l'image de la métropole et la littérature sont parues ces dernières années². Toutefois, ces travaux éclairent rarement la problématique du non-dit de la ville qui nous semble être une caractéristique de la littérature actuelle et d'autres types de discours sociaux, culturels et artistiques québécois. C'est cet autre point de vue sur les études québécoises qu'explorent et présentent les textes rassemblés ici.

Comment la mise en récit de nos différentes pratiques urbaines, nécessairement « informée » par le travail interprétatif, participe-t-elle de la construction de l'horizon des identités de Montréal ? Comment et dans quelles conditions les différents récits sur Montréal s'entrechoquent-ils ? Quelles sont les sphères du non-dit dans le discours effectif sur la métropole et comment s'expriment-elles ou cherchent-elles à s'exprimer ? Voilà des questions qu'abordent les six articles réunis dans ce numéro thématique. Tour à tour, ils interrogent la représentation de la diversité interne des langages littéraire, cinématographique, historique, journalistique, documentariste et photographique qui donnent forme à la métropole telle qu'on la connaît. En guise d'ouverture, Pierre Ouellet consacre une étude à l'acte énonciatif de la ville. Comment le paysage urbain montréalais est-il saisi ? Comment s'offre-t-il au regard ? Partant du principe que la littérature est, tout comme l'art, un lieu où se révèle la sensibilité, il interroge des romans d'Hélène Monette et de Pierre Yergeau. Il montre que l'on ne peut pas comprendre le langage de la ville si on extrait ce langage de son contexte motivationnel : « La ville est, mais jamais sans nous, à qui elle apparaît et qui d'une certaine manière

2. Voir notamment Nathalie Fredette, *Montréal en prose 1892-1992*, Montréal, l'Hexagone, 1992 ; Benoit Melançon et Pierre Popovic [éd.], *Montréal 1642-1992. Le grand passage*, Montréal, XYZ, 1994 et Pierre Nepveu et Gilles Marcotte [éd.], *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992.

L'ENTRE-CHOC DES RÉCITS

la faisons apparaître en en faisant l'expérience. » Si la ville, telle qu'on la connaît, prend forme dans l'énoncé, celui-ci ne s'accomplit pas comme maîtrise de la ville. Aucun énoncé ne peut l'exprimer complètement parce que le langage constitue le milieu où nous vivons en tant qu'êtres finis. Le paysage urbain montréalais « est tout ce qui échappe à une appréhension claire et distincte parce qu'en deça et au-delà de l'être et de l'existence ».

Alors que Ouellet se penche sur le dire de Montréal dans le discours littéraire, Hubert Beringer, pour sa part, s'attache à sa manière d'être racontée par l'iconographie du chantier d'Habitat 67 dans la presse spécialisée. Son analyse porte sur l'entre-choc des récits visuels que représente le « remplacement dans les médias de l'imagerie du chantier par celle du complexe tel qu'il fut présenté aux visiteurs d'Expo 67 ». L'auteur soutient que l'iconographie du chantier d'Habitat 67 est porteuse de récits visuels non-dits, « construits à partir de leur objet plutôt que sincèrement documentaires ».

L'entre-choc des non-dits forme aussi le propos du texte de Kathryn Allen et Marc Lajoie qui, pour leur part, proposent une incursion dans le discours d'identité civique anglo-montréalais. Par le biais d'une analyse de l'œuvre de William Weintraub, les auteurs montrent que ce discours empreint de nostalgie prend une série de formes narratives où se manifeste, sous le couvert de la défense des droits civiques des anglophones, un non-dit qui sert à formuler des réponses à la perte du statut majoritaire de la collectivité anglo-montréalaise.

En partant du postulat que Montréal est le moteur du devenir de forces centripètes qui tendent à territorialiser l'identité québécoise et de forces centrifuges qui tendent à la disperser, Bill Marshall, quant à lui, tente de voir comment s'entrechoquent ces forces dans le milieu de la culture populaire cinématographique et comment elles se transposent et se transforment dans le contexte américain du *remake*.

Dans une autre perspective, je montre comment, à partir de la notion de jeu telle qu'elle est conceptualisée par Hans-Georg Gadamer, l'horizon des identités que se donne la métropole dans le texte littéraire de Monique Proulx comme lieu d'une conception « transgrediente » de

l'identité, selon laquelle les éléments de la conscience de l'autre sont indispensables au parachèvement de notre identité.

Le texte de Pierre J. Ouellet, qui clôt ce numéro, analyse aussi le travail d'écriture que suscite la ville, mais, cette fois, à l'aide du concept bakhtinien de « chronotope ». S'intéressant principalement à la poésie urbaine de Clément Marchand et de Claude Beausoleil, l'auteur se demande comment la vie collective peut être organisée de façon métonymique à travers la poésie en tant qu'expérience ayant trait au temps et à l'espace.

La nouvelle approche proposée dans ce numéro aura en somme permis d'établir que rien ne fait des multiples discours sur la ville « un » grand discours partagé, au moins en partie, par tous. Pas de mythe unifié, pour Montréal, comme ce peut être le cas pour Paris, par exemple. Au contraire, Montréal, c'est le choc, la lutte, la contradiction, l'hétérogénéité. On pourrait d'ailleurs se demander si ce n'est pas, encore et toujours, cet éclatement qui est le propre de cette ville, qui fait que la culture québécoise est autre, multiple, excentrée en son centre même.